
HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR
Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR
H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir le n° 139)

En peu de temps, la plupart des Turcs furent tués et décapités les uns après les autres ; un bien petit nombre d'entre eux put passer la rivière et se sauver. Telle fut la fin de la vie et des grands projets du premier Barberousse, qui avait amené les Turcs en Barbarie, leur avait appris la valeur des richesses du Ponent, et dont l'habileté et le grand courage (1) avaient fondé le puissant empire qui existe encore aujourd'hui à Alger. Le Marquis, très-heureux d'une telle victoire, ce qui était bien naturel, fit distribuer à ses soldats, sans en réserver rien

(1) Faisons remarquer que celui qui s'exprime ainsi est un ennemi, un Espagnol, un prêtre : ce sont là trois titres suffisants pour ne pas flatter ceux qui avaient fait tant de mal à l'Espagne et à la chrétienté : aussi, en le voyant rendre justice aux grandes qualités des Barberousses, il nous est impossible de ne pas nous étonner, en voyant des écrivains modernes traiter ces derniers de vulgaires *malfaiteurs* et de *bandits*.

pour lui, l'énorme butin qui fut fait; il retourna à Tlemcen, faisant porter la tête d'Aroudj au bout d'une lance, et remit sans difficulté Abuchen Men sur son trône. Moins de quinze jours après cet événement, le Roi de Fez arriva à quatre lieues de Mélélla, en un pays nommé Abdedu, avec vingt mille fantassins et cavaliers mores. Il venait au secours de Barberousse; mais, ayant appris sa défaite et sa mort, il s'en retourna immédiatement, et le marquis rentra à Oran avec son armée, laissant le Roi de Tlemcen en paix parfaite. Suivant le dire de ceux qui l'ont connu, Aroudj était âgé de quarante-quatre ans au moment de sa mort; il n'était pas de grande taille, mais très fort et très robuste, il avait la barbe rouge, les yeux vifs et lançant des flammes, le nez aquilin et le teint basané; il était énergique, très courageux et très intrépide, magnanime et d'une grande générosité; il ne se montra jamais cruel, sinon à la guerre ou quand on lui désobéissait; il fut à la fois très aimé, très craint et très respecté de ses soldats, qui pleurèrent amèrement sa mort. Il ne laissa pas de postérité. Il passa quatorze ans en Barbarie, où il fit bien du mal aux Chrétiens; il fut quatre ans Roi de Gigelli et des pays voisins, deux ans Roi d'Alger, et un an usurpateur de Tlemcen.

CHAPITRE II

Kheïr-ed-Din Barberousse, second Roi

§ 1.

La nouvelle de la mort d'Aroudj arriva peu de jours après à Alger, que gouvernait Kheïr-ed-Din son frère. Celui-ci, en outre du chagrin que lui causa cette perte,

craignait que le Marquis ne vint l'attaquer et fut même un moment sur le point de s'embarquer avec les Turcs dans les vingt-deux galiotes qui se trouvaient là. Quelques-uns des corsaires présents le détournèrent de ce dessein, et lui persuadèrent d'attendre tout au moins jusqu'à ce que les Chrétiens se fussent décidés à entreprendre quelque chose. Bientôt on apprit que le Marquis avait rapatrié ses troupes aussitôt après leur retour à Oran, et Kheir-ed-Din se tranquillisa. Les soldats et les corsaires se rallièrent à lui de toutes parts, ainsi que ceux qui avaient pu échapper à la déroute d'Aroudj, et tous le reconnurent volontairement pour Roi. A vrai dire, son génie pour les affaires intérieures, aussi bien que pour la guerre, le rendait digne de succéder à son frère, comme plus tard il le montra bien. Son premier acte fut d'envoyer une galiote au Sultan pour l'aviser de la mort d'Aroudj, et de la crainte qu'il avait de voir les Chrétiens le chasser d'Alger et de tout le pays. Il lui demandait sa protection, promettait de payer le tribut, et même d'augmenter la puissance Turque en Barbarie, de façon à ce que ce pays fut en peu de temps entièrement vassal de la Porte. A l'appui de sa demande, il envoya un très riche présent, porté par un renégat, son kahia ou majordome. Le Grand Seigneur reçut favorablement cette demande, et ne se contentant pas de le recevoir sous sa protection, il lui envoya deux mille soldats, donna la permission de passer en Barbarie à tous ceux qui voudraient le faire, et accorda aux janissaires d'Alger les droits et les privilèges dont jouissent ceux de Constantinople. Le kahia de Kheir-ed-Din revint au commencement de l'année suivante, très satisfait de cette réponse, qui fit éprouver une vive satisfaction aux Turcs d'Alger. Barberousse, craignant que la discipline ne souffrit de cette agglomération, et qu'il n'y eût des tentatives de mutinerie, dispersa ses troupes dans les villes frontières de la province d'Oran, comme Mostaganem, Ténès, Milianah, et quelques autres. Pour éviter

des révoltes et s'attirer l'affection des Arabes, il remit sur le trône de Ténès, à condition du paiement d'un tribut annuel, le Roi Hamid-el-Abdi, jadis dépossédé par Aroudj. Pensant ainsi être affermi contre les Chrétiens, il permit aux Reïs de recommencer la course suivant les anciennes habitudes, et resta de sa personne à Alger, avec des forces solides, approvisionnées pour un an d'avance. Au printemps de cette année, il advint un événement mémorable qui devait consolider son pouvoir. Don Hugo de Moncade, chevalier de Malte, capitaine connu par la valeur qu'il avait montrée en Italie dès le temps du Grand Capitaine, partit de Naples et de Sicile avec trente vaisseaux, huit galères et quelques brigantins. Cette flotte portait plus de cinq mille hommes, et beaucoup de vieux soldats Espagnols, parmi lesquels on remarquait les braves compagnies qui avaient jadis défendu les états de Francisco Maria de Montefeltro, duc d'Urbino. Charles-Quint, qui venait de monter sur le trône d'Espagne et de Naples, avait donné l'ordre à ce capitaine de chasser d'Alger Kheïr-ed-Din, que l'on pensait être découragé par la mort de son frère. Arrivée à Alger, la flotte fut assaillie par une tempête soudaine qui fit échouer la plupart des bâtiments ; les Arabes et les Mores de la campagne accoururent, Barberousse sortit d'Alger avec ses Turcs, et tous firent un grand massacre de chrétiens, beaucoup de captifs et de butin ; ce fut à grand peine que Don Hugo s'échappa avec quelques hommes et quelques vaisseaux. Toutefois Paul Jove raconte (1) que Don Hugo débarqua son armée, la forma en bataille, et qu'elle fut battue par Barberousse qui en fit un grand carnage et la força à se rembarquer ; il ajoute que ce fut après ce rembarquement que survint la tempête et la perte des navires, après laquelle les Arabes de la

(1) Le R'azaouât fait le même récit, à quelques variantes près. Le combat fut livré le 20 août 1518 ; la tempête régna le 21 et le 22 du même mois, et vint compliquer le désastre.

campagne et les Turcs d'Alger tuèrent ou prirent beaucoup de naufragés.

En 1520, Barberousse soumit par ses menaces les Mores de Collo (port de mer, échelle de Constantine, situé à environ trente (1) milles à l'est d'Alger). L'année suivante, il soumit également Constantine, qui avait, pendant de longues années, défendu sa liberté contre le Roi de Ténès (2), auquel elle avait été jadis soumise. Les habitants de cette ville se virent forcés de reconnaître Barberousse pour souverain, aussitôt qu'il fut maître de Collo, parce que ce n'est que par ce port que les marchands Chrétiens peuvent leur acheter les laines, couvertures, cires et cuirs, dont ils tirent un grand profit. Dans l'année suivante, 1522, il s'empara de l'antique et très forte ville de Bône, qui était, jusque-là, restée complètement libre (comme le dit Juan Léon). Il pénétra, avec ses vingt-deux galiotes armées en guerre, dans leur port et dans la rivière même, et ils furent ainsi forcés de se soumettre, pour éviter une destruction totale. Tout en faisant ces diverses conquêtes, il ne négligeait pas la course et la conduisait en personne une ou deux fois par an, en sorte qu'il acquit autant de célébrité que son frère Aroudj, tant par ses exploits que par le dommage qu'il causa aux Chrétiens.

Il continua ainsi jusqu'à l'année 1529, accroissant chaque jour ses richesses, le nombre de ses captifs et celui de ses bâtiments, de sorte qu'il avait à lui seul dix-huit vaisseaux bien pourvus d'artillerie et de tout le matériel nécessaire. Au mois de septembre 1529, il conclut un traité avec les Rois de Kouko et de Labez (3), voisins du

(1) Il y a bien *trente* dans le texte ; c'est un *lapsus-calami*, et Haëdo a certainement voulu dire *trois cents* ; il y a, en effet, trente myriamètres à vol d'oiseau entre Alger et Collo.

(2) Faute d'impression, pour *Tunis*.

(3) Les Européens dénommaient ainsi les deux chefs qui se partageaient l'influence en Kabylie, l'un résidant à Kouko, l'autre à Kalaa des Beni-Abbès. Pendant toute la durée de la Régence, la politique

territoire d'Alger ; tous deux étaient des souverains puissants, que l'Espagne avait empêchés, jusque-là, par l'intermédiaire du commandant général de Bougie (qui relevait alors de la couronne de Castille), de s'allier aux Turcs, auxquels ils faisaient tout le mal possible. Plus tard, il envoya en course quatorze de ses galiotes dans les eaux des Baléares et de l'Espagne ; il en donna le commandement à un audacieux corsaire turc nommé Cacciadiabolo ; les principaux reïs de la flotte étaient : Salah-Reïs, qui devint plus tard Roi d'Alger ; Chaban-Reïs ; Tabaka-Reïs ; Haradin-Reïs ; Jusuf-Reïs ; après avoir enlevé quelques vaisseaux et quelques personnes près des îles et sur les côtes, ils se virent implorer par certains Morisques du royaume de Valence, vassaux du comte d'Oliva, qui désiraient passer en Barbarie avec leurs familles, pour y vivre sous la loi de Mahomet, et qui offraient de bien payer leur passage. Cette proposition fut agréée par les corsaires, qui se rendirent près d'Oliva, embarquèrent pendant la nuit plus de deux cents de ces Morisques et mirent ensuite le cap sur l'île de Formentera.

§ 2.

Au même moment, le Général des galères d'Espagne, chevalier Biscayen, nommé Portundo, revenait d'Italie, où il avait été escorter avec huit galères l'empereur Charles-Quint, dans le voyage qu'il venait de faire à Bologne pour y être couronné par le pape Clément VII ; il se trouvait, avec sa flotte, sur la route de Barcelone à Valence. Le comte d'Oliva apprit son retour au moment même où il était informé de la fuite de ses vassaux Morisques, qui emportaient avec eux de grandes richesses. Il envoya

turque consista à favoriser tantôt l'un, tantôt l'autre, et à les maintenir dans un état permanent d'hostilité plus ou moins ouverte.

immédiatement un courrier à l'amiral Portundo, le suppliant de poursuivre les corsaires, et lui promettant dix mille écus, s'il le remettait en possession de ses vaisseaux. Portundo, séduit par cette offre, et voyant là une occasion de se distinguer, pressa sa route vers Valence; il jugea que les Reïs avaient dû choisir la route des Baléares et prit le même chemin. Il n'était pas encore arrivé à Formentera que les Algériens le découvrirent de loin; en comptant un aussi grand nombre de galères, ils virent qu'ils allaient être forcés de combattre ou tout au moins de prendre chasse, et s'apercevant que, dans l'un ou l'autre cas, leurs passagers leur seraient d'un grand embarras, ils les débarquèrent immédiatement à Formentera. De son côté, Portundo, soit qu'il ne connût pas les forces des Turcs, soit qu'il crût remporter facilement la victoire, avait défendu à ses galères de se servir de leurs canons et de chercher à couler les bâtiments ennemis; car il voulait recouvrer les Morisques en bon état pour les rendre au comte d'Oliva, leur seigneur, et gagner ainsi la récompense offerte. Par suite de ces ordres, son fils, Juan Portundo, qui était très en avant de son père, avec quatre galères, n'osa pas canonner les Turcs qu'il rencontra s'éloignant de l'île, et auxquels il eût pu faire beaucoup de mal; il fit, au contraire, lever les rames et donna l'ordre d'attendre l'arrivée des autres galères. Les Turcs, voyant ce mouvement d'arrêt, crurent que l'ennemi avait peur d'eux, et se résolurent à ne plus fuir, mais à combattre, d'autant plus qu'ils avaient quatorze vaisseaux contre huit; ils attendirent donc pour voir ce que les Chrétiens feraient après leur jonction. Quand ils s'aperçurent que Portundo ne faisait mine ni de les aborder, ni de commencer le feu, ils en conçurent une telle audace qu'ils se décidèrent à attaquer eux-mêmes. Tournant donc le front vers les Chrétiens, ils leur coururent sus à force de rames, et les assaillirent avec une grande décharge de mousquets et de flèches. Les Espagnols n'étaient pas aussi nombreux

que le cas le comportait, parce que les galères avaient laissé en Italie plus de la moitié de leurs soldats, pour assister aux grandes fêtes du couronnement de l'Empereur. Cependant, ils combattirent bravement, et la mêlée fut longue et sanglante ; le malheur voulut que l'amiral Portundo, dont la galère était assaillie par deux galiotes, fût tué d'une arquebusade en pleine poitrine ; sa mort jeta le trouble à son bord, et les Turcs, s'acharnant à l'attaque, s'en emparèrent. La prise de cette galère, qui était la plus forte de toutes et leur Capitane, redoubla le courage des corsaires, qui, poussant vigoureusement leur succès, se rendirent maîtres des autres ; une seule se sauva comme par miracle, étant parvenue à se débarrasser de l'ennemi, et n'arrêta sa fuite que quand elle fut arrivée derrière les salines d'Ivica. Après leur victoire, les Turcs revinrent à Formentera embarquer les Morisques qu'ils y avaient laissés, et cinglèrent vers Alger avec les sept galères prises et une grande quantité de captifs. Kheïr-ed-Din les reçut avec un grand contentement ; il prit pour lui les principaux d'entre les prisonniers, et parmi eux le fils de Portundo et tous les capitaines des galères ; il les fit mettre dans son bagne. Dans l'année suivante, 1530, ayant appris qu'ils complotaient de s'emparer d'Alger et qu'il y avait connivence, à cet effet, avec tous les captifs Chrétiens, il les fit cruellement mettre à mort et tailler en pièces à coups de coutelas, comme nous le racontons plus longuement ailleurs (1).

§ 3.

En 1530 (2), Barberousse se résolut à détruire et à raser

(1) Dans le *Dialogue des martyrs*.

(2) Il y a erreur de date ; la prise du Pénon eut lieu en 1529, comme le prouvent les lettres de Charles V citées par M. Berbrugger, (*Le Pénon d'Alger*, Alger, 1860, brochure in-8°, p. 99, etc.) et quelques pièces des documents Espagnols, traduits par M. de La Primaudaye (*Revue africaine*, année 1875), p. 163-166.

le Penon, que son frère Aroudj avait essayé de prendre en 1516 ; il avait l'intention, qu'il exécuta depuis, d'y substituer un mole en réunissant l'îlot à la ville par une chaussée, afin de donner de la sécurité aux navires ; car, dans ce temps-là, les corsaires étaient forcés de tirer leurs bâtiments sur le sable de la plage d'un petit ruisseau, situé à environ un mille à l'ouest d'Alger ; il fallait exécuter les manœuvres de halage à force de bras, avec un immense travail des pauvres captifs. Les navires des marchands Chrétiens, dont le commerce est pour les Algériens d'un grand profit (sans compter les droits qu'ils leur font payer) n'avaient pas d'autre abri que la petite anse qui se trouve en dehors de la porte Bab-Azoun, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *la Palma* ; ils y étaient sans cesse en grand péril, manquant d'abri et battus par tous les vents. Ces divers motifs avaient donc déterminé Kheïr-ed-Din à attaquer la forteresse ; un événement imprévu vint le décider à hâter l'exécution de son projet. Il arriva que deux jeunes Mores s'enfuirent au Penon, et déclarèrent au gouverneur qu'ils voulaient se faire chrétiens. Celui-ci se nommait Martin de Vargas, brave chevalier Espagnol ; il reçut très humainement les fugitifs et les logea chez lui pendant qu'on les instruisait et qu'on les catéchisait avant de leur donner le baptême. Peu de jours après, le dimanche même de Pâques, à l'heure où le capitaine et la garnison entendaient la messe, les jeunes Mores montèrent sur le rempart, qui se trouvait désert ; là, soit par légèreté, soit par méchanceté et trahison, ils élevèrent une bannière, et firent des signaux à la ville du haut d'une grosse tour. Une servante du capitaine, qui se trouvait dans le château, vit ce manège, et se mit à appeler la garnison à grands cris, en avertissant de ce qui se passait. Le Gouverneur quitta la messe avec ses soldats, accourut en grande hâte, et, sans plus d'informations, fit pendre les deux coupables à un créneau en vue de la ville. A ce spectacle, les Algériens furent immédiatement trouver

Barberousse et se plaignirent de l'outrage qui leur était fait, sans s'occuper autrement des causes du supplice. Celui-ci, voyant là l'occasion de hâter l'exécution de ce qui était décidé depuis longtemps dans son esprit, chercha d'abord à parvenir à ses fins sans effusion de sang. Il envoya en parlementaire un de ses renégats, l'alcade Huali, avec ordre de faire savoir au Gouverneur que, s'il lui rendait la place sans combat, il lui ferait un parti honorable, et de nature à satisfaire toute la garnison ; sinon, il jurait de faire passer tout le monde au fil de l'épée. Don Martin ne fit que rire de ses menaces et répondit à Kheïr-ed-Din, qu'il s'étonnait qu'un brave capitaine comme lui conseillât à un autre de se déshonorer ; il le pria de se souvenir qu'il avait affaire à des Espagnols que ses vaines menaces ne pouvaient effrayer. Le Roi s'attendait à une réponse semblable, et n'espérant rien de la démarche de son parlementaire, il avait fait élever et armer en hâte une batterie, en face du Penon. Lorsque le renégat revint avec la réponse du gouverneur, Barberousse furieux fit prendre un très grand et très fort canon de bronze à bord d'un galion français qui se trouvait dans le port d'Alger et qui appartenait à un chevalier français de l'ordre de Malte, nommé Frajuanas (1) ; avec ce canon et d'autres grosses pièces dont il s'était muni depuis longtemps dans la prévision de cette attaque, il se mit à battre le fort, y dirigeant jour et nuit un feu terrible, qui commença le 6 mai 1530. Il continua quinze jours de suite sans discontinuer, rasa les deux tours et le rempart qui faisait face à la cité ; en même temps il faisait tirer un grand nombre de coups de mousquets, qui, en raison de la faible distance qui séparait les

(1) Voilà qui nous paraît bien difficile à accepter : un chevalier de Malte tranquillement ancré dans le port d'Alger, au moment même où le Sultan traquait l'ordre de tous côtés ; et ce chevalier prêtant du canon à Barberousse pour combattre les soldats de celui qui, à ce même instant, offrait Malte comme refuge à ses frères ! C'est peu croyable !

combattants (300 pas environ) tuèrent une grande partie des deux cents défenseurs du fort. Enfin, le vendredi 21 mai (1), seizième jour depuis l'ouverture du feu, avant le lever du soleil, Barberousse attaqua avec quatorze galiotes montées par des troupes choisies, parmi lesquelles se trouvaient douze cents Turcs armés de mousquets et beaucoup d'archers. Les Chrétiens qui étaient en petit nombre, blessés et accablés de fatigue, ne purent pas empêcher les Turcs de débarquer au pied de la brèche. Ceux-ci ne trouvèrent en vie que le capitaine Martin de Vargas très grièvement blessé, et cinquante-trois soldats (2) gravement atteints et presque hors de combat; ils y trouvèrent aussi trois femmes, desquelles deux étaient Espagnoles (une d'elles vit encore aujourd'hui, et est la belle-mère du caïd Rabadan); l'autre était une Mayorquine, qui est encore vivante; elle est la belle-mère de Hadji Morat, et l'aïeule de la mère de Muley Meluk qui fut Roi de Fez et de Maroc. Nous racontons longuement ailleurs (3) comment Barberousse fit cruellement périr Martin de Vargas sous le bâton, au bout de trois mois de captivité, sans avoir eu pour cela aucun motif. Après sa victoire Kheïr-ed-Din fit raser la forteresse et se servit des matériaux pour achever le port tel qu'il est encore aujourd'hui; il employa plusieurs milliers de captifs Chrétiens à cet immense travail, et fit relier par un solide terre-plein tout l'espace compris entre l'îlot et la ville. Cette construction fut terminée au bout de deux ans (4).

(1) La lettre de l'espion juif des *Documents espagnols* (déjà cités) dit : le vendredi 23 mai.

(2) Sinan-Chaouch, toujours préoccupé de magnifier son héros, dit : cinq cents hommes. En réalité, il n'y avait, avant le commencement des attaques, pas beaucoup plus de cent cinquante hommes de garnison. La lettre citée à la note précédente parle de quatre-vingt-dix prisonniers et de soixante-cinq morts.

(3) Dans le *Dialogue des Martyrs*.

(4) Quatre jours après l'assaut, les Turcs prirent un brigantin qui apportait de la poudre, des munitions et 600 ducats aux défenseurs

En 1531, Kheïr-ed-Din, tout en construisant un môle à Alger, en faisait édifier un autre à Cherchel ; cette ville possède un port naturel, qu'il voulait rendre vaste et très sûr. Le Prince André Doria jugea bon de chercher à l'en empêcher, sachant bien que Cherchel est le point de Barbarie le plus rapproché des Baléares, et se trouve à peu d'heures de l'Espagne. Il s'y dirigea donc avec ses galères, espérant tout au moins délivrer plus de sept cents captifs employés aux travaux. On a dit, et des prisonniers de ce temps-là m'ont affirmé à moi-même, que quelques-uns d'entre eux avaient écrit au Prince pour lui apprendre combien il serait facile de leur rendre la liberté, de prendre la ville et de détruire le môle commencé. Le Prince partit donc de Gênes au mois de juillet 1531 avec ses vingt galères bien armées ; sa marche fut rapide et, arrivant avant le lever du soleil, il débarqua quinze cents hommes tout près de Cherchel ; il avait donné l'ordre de se précipiter dans la ville, qui n'était pas fortifiée, de recueillir avant tout les Chrétiens captifs, de ne se débander sous aucun prétexte pour piller les maisons, et enfin de se rembarquer à la hâte au signal qui devait être donné par un coup de canon. Les soldats, avant qu'on ne se fût aperçu de leur présence, arrivèrent à la ville et au château qu'ils prirent de haute-main, brisant les portes et délivrant les captifs qui y étaient enfermés, aux cris de : liberté ! liberté ! Ceux-ci, voyant la grâce que Dieu leur faisait, gagnèrent rapidement le rivage et s'embarquèrent ; les soldats n'imitèrent point leur exemple ; plus altérés de butin que soigneux d'obéir aux ordres reçus, ils se dispersèrent dans les rues et dans les maisons et s'enivrèrent tellement de pillage

du Penon. Dans le R'azaouât, cette prise se transforme en un combat naval dans lequel les Espagnols perdent neuf grands vaisseaux et deux mille sept cents hommes.

que, lorsque le Prince fit tirer le canon de rappel, ils n'entendirent pas le signal, ou du moins ne lui obéirent point. Cependant le jour était arrivé, et les Turcs, que le premier choc avaient dispersés, s'étaient ralliés, réunis aux habitants, Morisques d'Espagne assez bons combattants ; ils fondirent tous ensemble sur les soldats chrétiens, dispersés et chargés de butin, en blessèrent et en tuèrent beaucoup, et finalement les mirent en pleine déroute. D'autres Turcs se jetèrent dans le château et commencèrent immédiatement à tirer sur les galères, avec quelques canons qui se trouvaient là ; si bien que Doria, craignant de voir tous ses vaisseaux coulés à fond, comprenant que ses soldats étaient perdus sans espoir, prit le large, laissant à terre plus de six cents hommes vivants, dont les Turcs et les Morisques s'emparèrent en échange des captifs délivrés. Le Prince mit à la voile et fit route directe sur Majorque ; quant à Barberousse, s'il fut fâché d'un côté d'avoir perdu une partie de sa vieille chiourme, il se consola en pensant à l'échec que Doria avait subi (1).

§ 5.

En 1532, les Tunisiens, et surtout les habitants de la ville même de Tunis, étaient très mécontents de leur Roi Mouley-Hassan, homme fort cruel, qui avait méchamment fait tuer plusieurs de ses frères et beaucoup d'habitants notables. Désireux de se venger, ils écrivirent très secrètement à Barberousse, qui se trouvait alors à Alger, et le supplièrent de venir avec une bonne armée, promettant de le rendre maître de la ville et de tout le royaume. Au temps de sa jeunesse, Kheïr-ed-Din était resté longtemps en Tunisie avec son frère Aroudj, et s'y

(1) Marmol raconte l'expédition de Doria absolument de la même manière, quoiqu'avec moins de détails. (Liv. V, chap. XXXIII).

était lié d'une étroite amitié avec la plupart des Mores qui faisaient cette démarche auprès de lui. Il se garda bien de refuser l'offre d'un aussi riche royaume et d'une semblable ville, dont la possession devait faire de lui un très puissant souverain, maître de toute la Barbarie. Cependant, il ne voulut pas commencer immédiatement cette entreprise, et répondit qu'il s'occupait de ses préparatifs et qu'il viendrait lorsqu'il serait assez fort pour le faire. On a dit (Jove entre autres) qu'il se rendit à Constantinople pour demander au Sultan de lui venir en aide; mais les Turcs et les Renégats, ses contemporains, disent qu'il se contenta d'écrire au Grand Seigneur ce qui se passait, en le priant de lui envoyer du monde pour laisser bonne garde à Alger, pendant qu'il irait à Tunis avec des forces suffisantes pour terminer rapidement l'affaire; il ajoutait qu'il se rendrait bien vite maître de toute la Barbarie; et que c'était pour la Porte, et non pour lui, qu'il faisait cette conquête. A l'appui de sa demande, il envoya un Renégat, son majordome, avec deux galiotes chargées de riches présents destinés au Sultan et aux membres du grand Divan. Soliman, qui régnait en ce moment à Constantinople, prince magnanime et avide de conquêtes, entra avec ardeur dans ce projet et fit armer immédiatement quarante galères. Il les mit en route au commencement du printemps de l'année suivante, 1533, avec une armée de huit mille Turcs, beaucoup d'artillerie et de munitions, et leur donna l'ordre de ne débarquer ni à Tunis, ni en aucun lieu de la Barbarie, jusqu'à ce que Barberousse leur eût fait savoir où ils devaient se rendre. Cette flotte, guidée par le majordome de Kheïr-ed-Din, arriva au cap des Colonnes, en Calabre, dépassa le phare de Messine et relâcha à l'île de Ponce, après avoir ravagé la côte de Calabre. De cette façon, Mouley-Hassan ne se méfia ni de cette flotte, ni du Roi d'Alger. Celui-ci, qui avait été prévenu depuis longtemps, partit comme pour aller en course, emmenant environ trois mille Turcs, huit galères, dix grandes galiotes (ou galères

légères), car il avait beaucoup accru sa marine. Il se mit en route au commencement du mois de mai, laissant bonne garde à Alger et dans le pays; il délégua son autorité à un de ses renégats, dans lequel il avait mis toute sa confiance; c'était un eunuque Sarde, nommé Hassan-Aga. Sachant que la flotte turque venait de ravager la côte de Calabre, il la fit aviser par une galiote de venir le rejoindre en Barbarie; elle reçut cet ordre à l'île de Ponce, mit tout de suite à la voile et opéra sa jonction au cap Bon, non loin de Tunis. Au mois de juin, Kheïr-ed-Din investit la Goulette sans perdre de temps, y débarqua rapidement ses hommes et son canon, laissant un peu de monde pour garder les vaisseaux. Il marcha vivement sur Tunis, avec dix mille arquebusiers et quelques pièces de campagne (1), ne voulant pas laisser le temps à Mouley-Hassan d'organiser la défense. Celui-ci avait été averti du débarquement de cette grosse armée; il se savait haï par ses sujets et ne doutait pas qu'ils ne fussent d'accord avec l'ennemi; en conséquence, il ne jugea pas prudent de demeurer à Tunis, et s'enfuit chez des Arabes, ses parents et amis, avec ses femmes, ses enfants, quelques serviteurs fidèles et autant de richesses qu'il put en emporter. Barberousse entra donc à Tunis sans nulle résistance, y fut reçu de tous avec une grande allégresse et reconnu pour Roi (2). Ainsi firent les habitants de Bedja, ville située dans l'intérieur des terres, à quinze milles de Tunis; ceux de Bizerte, ville maritime, à trente-cinq milles à l'Ouest; ceux de Mah-

(1) Ses troupes se composaient de 1,800 janissaires, 6,500 Grecs, Albanais et Turcs, et 600 renégats, la plupart Espagnols. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1875, p. 348).

(2) Barberousse débarqua à la Goulette le 16 août 1234; le 18, Mouley-Hassan, qui s'était enfui, revint avec 1,000 cavaliers, et le combat s'engagea devant Bab-el-Djezira. Une partie des Tunisiens, restée fidèle au Roi, se défendit pendant toute cette journée et la moitié de la suivante; il en fut fait un grand massacre et les Turcs entrèrent en vainqueurs. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1875, p. 345).

média, à cinquante milles à l'Est; de Suze, à cent milles; de Monastier, à cent douze milles; de Caliba, à cent milles; d'Africa, à quatre milles; des Alfaques; et enfin des Gelves et de tout le reste du royaume, sauf la ville de Kairouan. Beaucoup d'Arabes des campagnes se soumi-
rent de même par crainte et firent de riches présents. Kheïr-ed-Din, se voyant ainsi devenu maître d'un grand royaume, en aussi peu de temps et sans coup férir, sachant que presque toute la population, qui détestait Mouley-Hassan à cause de sa férocité, était heureuse de l'avoir pour Roi, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre et renvoya les galères du Sultan avec une partie des Turcs qu'elles lui avaient amenés, tous bien récompensés et satisfaits. Avec ceux qu'il garda et ses Turcs d'Alger, il eut une armée de huit mille hommes. Tout d'abord, il s'occupa de munir la Goulette de bastions et de terre-
pleins très forts; il transforma la mauvaise petite tour qui s'y trouvait en une belle et bonne forteresse bien armée et bien approvisionnée de munitions, et y mit une garnison de quinze cents Turcs; il termina ce travail pendant l'hiver, y ayant employé sans relâche un grand nombre de paysans Mores et Arabes; il désarma ensuite ses galiotes et les mit à l'abri dans le canal de la Goulette. En se fortifiant ainsi, il voulait non-seulement augmen-
ter les difficultés du débarquement, si quelques puissances chrétiennes cherchaient à le chasser de Tunis, mais encore accroître ses moyens de défense, de façon à faire subir à l'ennemi de grosses pertes. Car il avait appris que Mouley-Hassan négociait avec l'empereur Charles-
Quint et s'offrait à lui comme vassal, en lui représentant les grands dommages que le voisinage des Turcs allait causer à ses possessions d'Italie, telles que la Sardaigne, la Sicile, la Calabre et Naples. Comme l'argent est le nerf de la guerre, que Barberousse était forcé de solder le grand nombre de Turcs qui le servaient (1), et de se pro-

(1) Les janissaires se révoltèrent deux fois à Tunis, à cause du

curer une foule de choses nécessaires à la défense et à la conservation du royaume, il s'ingénia à ramasser de tous côtés le plus de richesses possible. Suivant l'usage des tyrans, il s'y prit tantôt par persuasion, tantôt par violence, à la mode turque. Non content de cela, il envoya en course ses galiotes et celles des autres corsaires, ses anciens amis et compagnons ; il leur fit piller les côtes et les ports d'Italie, pendant l'hiver de 1533, toute l'année 1534 et une partie de 1535 ; il fit ainsi d'immenses ravages sans jamais éprouver aucune résistance.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)



retard de la solde ; la première émeute eut lieu le 23 octobre 1534, et Kheir-ed Din faillit y perdre la vie ; on apaisa les rebelles avec de l'argent. Ils recommencèrent le mois suivant, le 28 novembre ; cette fois, Barberousse les fit charger par ses renégats, qui en tuèrent 480 ; les prisonniers furent pendus aux créneaux. (Documents espagnols déjà cités).